

La perception d'hommes aux prises avec des comportements violents sur les effets de leur participation à une démarche de groupe

par

Étienne Guay, T.S.

Chargé de cours

UQAM

UQO

Courriel : guaydoucet@videotron.ca

Evaluation of the services received by the men at the Centre de gestion de la colère in Montreal. Study of the impacts of therapy group on their behaviors and their daily life.

Évaluation par les hommes des services reçus au Centre de gestion de la colère de Montréal. Impacts de la thérapie de groupe sur leurs comportements et leur vie quotidienne.

Nous constatons qu'au Québec, depuis le début des années 1990, les recherches qui portent sur la violence conjugale et familiale se sont largement développées. Le CRI-VIFF¹ a été un acteur majeur en ce sens. La violence des hommes est souvent abordée en lien avec ce que nous pourrions appeler la sphère intime (Rinfret-Raynor et Cantin, 1994; Ouellet, Lindsay, Beaudoin et Clément, 1996; Chamberland, 2003). En revanche, les recherches qui traitent des problématiques de violences dites sociales sont moins nombreuses. Ces formes de violence sont étroitement liées à des conditions d'existence difficiles marquées par la pauvreté, la précarisation de l'insertion professionnelle; on les retrouve souvent chez des personnes marginalisées (Wacquant, 2008). Cette violence sociale, contrairement à la violence conjugale ou familiale, se produit dans l'espace public à travers ce qu'il est convenu d'appeler les voies de fait, les menaces à

Intervention, la revue de l'Ordre des travailleurs sociaux et des thérapeutes conjugaux et familiaux du Québec.
Numéro 133, (2010.2) : 57-65.

l'intégrité physique, les méfaits, etc. Les cas les plus souvent observés concernent la rage au volant, des situations vécues en milieu de travail ou dans la rue; on inclut dans cette catégorie des comportements courants dont les bagarres, les agressions, les bris de biens publics, etc. (Wacquant, 2008; Laplante, 2007). Les hommes aux prises avec de telles difficultés de comportement et qui sont interpellés par le système judiciaire sont souvent contraints d'entreprendre une démarche thérapeutique. Cette clientèle représente la majorité des personnes acheminées au Centre de gestion de la colère de Montréal, centre où nous intervenons et où nous avons tiré les observations dont nous discuterons dans le présent texte.

Cet article présentera donc des observations tirées d'un questionnaire auquel des hommes présentant un problème de violence sociale et ayant terminé une démarche de groupe au Centre de gestion de la colère de Montréal, au cours de l'année 2009, ont répondu. Par ce questionnaire, nous avons cherché à savoir ce que les hommes pensaient du processus d'intervention, du rôle de l'intervenant de groupe et si, selon eux, la thérapie de groupe a eu une certaine influence sur leur vie quotidienne et sur leurs comportements. Il s'agit d'un récit de pratique compte tenu de la nature modeste des moyens à notre disposition et de la petite taille de l'échantillon des hommes ayant rempli le questionnaire. Concrètement, nous présenterons : 1) le contexte d'intervention et le profil des hommes qui fréquentent le Centre de gestion de la colère de Montréal; 2) quelques considérations méthodologiques qui ont guidé l'obtention de nos observations; et 3) nos observations. Nous verrons que, si les hommes soulignent l'influence du groupe sur certaines dimensions de la démarche thérapeutique, en revanche, certaines autres ne bénéficient pas d'une évaluation aussi positive.

Le contexte d'intervention

La procédure qui conduit les hommes au Centre de gestion de la colère de Montréal est

assez typique : un juge, un agent de probation ou l'avocat de la personne accusée recommande une démarche thérapeutique visant à trouver une solution et à éviter des récidives. L'obligation d'entreprendre une thérapie advient soit avant le prononcé de la sentence, soit après. Lorsque la démarche est entreprise pendant le déroulement du procès, le juge va souvent attendre que la personne accusée l'ait terminée avant de rendre son jugement. L'intervention de groupe est une méthode qui offre aux hommes un contexte propice à une certaine remise en cause de leur manière d'être en relation avec les autres. Les observations que nous avons faites au cours des thérapies de groupe que nous avons menées et les discussions avec les nombreux hommes que nous avons suivis vont dans le sens des propos de Turcotte et Lindsay (2008 : 235), selon lesquels « la participation à un groupe peut réduire la négation [de la situation problématique], faciliter la reconnaissance du problème, accroître le désir de changement et faciliter le développement de façons plus acceptables de se comporter ». De plus, l'aptitude à accepter d'autres points de vue est plus grande lorsqu'ils proviennent de gens (non-experts et égaux), vivant une situation de vie semblable que lorsqu'ils proviennent d'un intervenant (ibid; Moysse Steinberg, 2008).

Le Centre de gestion de la colère de Montréal est un centre spécialisé œuvrant auprès d'hommes qui présentent des comportements violents. Cet établissement ainsi que les deux groupes ouverts pour hommes présentant un problème de violence sociale ont été développés en 2000. À partir du moment où un homme fait une demande de services au centre, indépendamment du fait qu'il soit volontaire ou contraint à le faire, il doit se soumettre à une évaluation psychosociale sommaire, durant laquelle les antécédents de violence, l'histoire familiale et la présence d'autres problématiques sont explorés. L'évaluation est également l'occasion de s'assurer que le groupe pour hommes sera une méthode d'intervention pertinente pour la personne rencontrée ainsi que de préciser les objectifs de la personne à travers la thérapie. En ce qui concerne la méthode d'intervention, le groupe s'inscrit dans la classification de groupe de traitement de type thérapeutique (Toseland et Rivas, 1995;

Turcotte et Lindsay, 2008). Il s'agit d'un groupe ouvert dont les rencontres de quatre-vingt-dix minutes se tiennent une fois par semaine. L'objectif de ce cadre est d'aider les hommes à modifier leurs comportements afin de diminuer le recours à la violence. La démarche thérapeutique dure 15 séances. Les intervenants, majoritairement des travailleurs sociaux, interviennent à partir d'un modèle spécifique : celui développé par Tom Caplan (2008), soit le Needs ABC (*Assessment Behaviour Change*). Ce modèle intégré soutient essentiellement que la démarche thérapeutique consiste en l'exploration des besoins relationnels et des émotions qui guident les comportements des hommes. Le changement que la thérapie cherche à favoriser chez les participants concerne le développement d'une plus grande introspection sur le plan du vécu affectif. Cette démarche vise donc à atténuer la colère en mettant en lumière les autres émotions plus intimement liées à la vulnérabilité des personnes, soit la honte, la peur et la tristesse (Guay, 2010). Lors de la thérapie, les interventions sont basées sur une écoute empathique et cherchent à stimuler les réflexions collectives, par l'entremise d'une dynamique d'aide mutuelle (Moysse-Steinberg, 2008). Cela favorise la création d'un espace thérapeutique sécurisant qui permet à la personne de parler de son vécu relié à ses problèmes de violence, sans craindre le jugement ou l'humiliation (Caplan, 2008; Caplan et Thomas, 1995).

En 2009, quarante-sept hommes ont fait l'objet d'une évaluation en vue d'une intégration au groupe. De ce nombre, trente-deux étaient là sous la contrainte de la Cour, soit plus des deux tiers des participants engagés dans une démarche (68 %). Des quarante-sept participants, onze ont fait une démarche complète (24 %). De ces onze hommes, seuls deux d'entre eux participaient volontairement à la thérapie, les neuf autres y étaient contraints (82 %). Le taux d'attrition des hommes qui entament une démarche thérapeutique est particulièrement élevé. De fait, trente-six des quarante-sept hommes (76 %) ayant commencé une démarche thérapeutique en groupe ne l'ont pas terminée. Nos observations sont peu différentes d'autres études réalisées au Québec. Ainsi, Mathieu, Bélanger et Brisebois (2006 : 179) qui ont étudié la question de

l'abandon thérapeutique chez les hommes violents soulignent : « Cette recherche nous permet de constater un taux d'abandon très élevé pour un programme de groupe pour hommes violents d'une durée de 25 semaines, soit près des deux tiers des hommes qui se sont inscrits au départ ». Lindsay et al., (2006 : 4) citent l'étude de Rondeau et al. (1999) qui précise que 62,7 % des conjoints violents ayant entamé une thérapie de groupe n'ont pas complété leur démarche. Par ailleurs, nous estimons que près des deux tiers des hommes fréquentant le groupe sont dans une situation financière précaire, souvent caractérisée par le fait d'être bénéficiaire de l'aide sociale ou d'une autre forme d'assistance sociale (chômage, congé de maladie, etc.). Leur histoire professionnelle est marquée par une grande instabilité (changement d'emploi fréquent). Les 24-35 ans représentent la cohorte la plus représentative parmi les personnes fréquentant le centre.

La collecte des informations

Dans le cadre de l'analyse de notre pratique, les hommes ciblés ont participé à l'ensemble des séances d'un groupe thérapeutique en 2009. Nous avons décidé de limiter notre échantillon à 2009, afin de nous assurer d'un certain laps de temps (trois mois au minimum) entre la fin de la démarche et l'envoi du questionnaire². Nous avons réussi à prendre contact avec dix des onze participants correspondant à nos critères. Les dix hommes contactés ont été informés des objectifs de la recherche et des modalités entourant leur participation. Ils ont accepté de recevoir le questionnaire ainsi que le formulaire de consentement³. Six hommes sur dix ont rempli le questionnaire (60 %). Nous avons opté pour cette méthode parce qu'à la lumière du lien thérapeutique qui nous unissait, le questionnaire par courrier était la modalité « la moins susceptible d'entraîner des biais de désirabilité sociale » (Blais et Durand, 2003 : 408). Par ailleurs, le courrier assurait aux participants la confidentialité des informations transmises ainsi que la confidentialité de leur participation. Deux modes de réponses ont été utilisés : 1) des questions ouvertes à développement touchant la perception des participants à l'activité collective et celle de l'effet de cette participation sur leur quotidien; 2) une échelle permettant de mesurer l'effet du groupe sur

sept aspects touchant la perception de soi, le regard de l'autre, l'agir ainsi que leur quotidien. L'échelle était chiffrée de 0 à 5 : 0 signifiait que le point abordé ne s'appliquait pas au participant, 1 = pas du tout, 2 = un peu, 3 = moyennement, 4 = significativement, 5 = beaucoup. Dans le cadre de l'analyse de nos données, nous considérons qu'une moyenne égale ou supérieure à 3,5 signifiait que le groupe avait eu un effet déterminant sur la dimension abordée, alors que sous la barre de 3,5, le groupe avait eu un effet négligeable sur la variable évaluée. Nous avons tracé cette frontière puisqu'elle se situait sur notre échelle entre la qualification moyennement (3) à significativement (4).

La perception des hommes sur le processus d'intervention de groupe

Dans un premier temps, les hommes (n = 6) qualifient très favorablement la possibilité qu'offre le groupe de se voir confrontés à une diversité de points de vue. Nous avons observé que le partage des histoires permettait de dédramatiser leur propre situation et d'atténuer la charge négative associée à leurs difficultés personnelles. Cette dimension est évoquée comme étant la plus importante des trois thématiques abordées. Les différents points de vue exprimés par chacun sont perçus comme des sources « d'informations multiples », desquelles il est « possible d'extraire les outils qui nous font avancer » (participant 7). Un participant exprime son appréciation d'avoir pu recevoir et formuler des commentaires et des suggestions (participant 4), et mentionne que le partage des expériences personnelles reliées à son problème de violence a été très bénéfique pour lui. Un autre homme souligne le rôle des autres participants du groupe de la façon suivante : « Je dirais que les autres membres m'ont aidé à me faire comprendre la vie et les problèmes en général du point de vue des autres. Cela m'a aidé de voir à quel point la vie peut être différente pour certains, pour le meilleur et pour le pire » (participant 6). La mise en commun des perceptions a essentiellement permis l'exploration d'une multitude de pistes de réflexion, ce qui a mené à des possibilités de sortie de ce mode relationnel.

La deuxième thématique en importance abordée par les participants (n = 3) est l'utilité de

pouvoir comparer sa situation à celle des autres et de relativiser ou d'atténuer la perception négative de sa situation. Pour l'un des participants, la possibilité d'échanger avec les membres du groupe lui a permis de comparer son expérience à celle des autres hommes : « (...) De voir que bien d'autres hommes avaient le même problème que moi m'a rassuré et a relativisé les choses » (participant 4). Pour un autre, le fait de pouvoir échanger avec d'autres hommes lui a procuré un sentiment de bien-être et l'a amené à réfléchir à sa situation : « (...) ça m'a fait du bien de rencontrer et d'écouter des hommes qui sont dans des situations qui ressemblent aux miennes sur le plan affectif (...) la mauvaise gestion (de la colère) chez les autres m'a fait réfléchir beaucoup » (participant 3). L'un des participants a mis en lumière les avantages d'échanger avec d'autres hommes au sujet de leurs expériences pratiques : « (...) il fait bon de se retrouver entre hommes dans un groupe d'échanges où les conséquences réelles de la violence sont explicitées et basées sur des cas vécus » (participant 5).

À notre avis, l'aspect positif associé aux échanges est lié à la possibilité de parler de leur violence et de dévoiler leurs difficultés. Le fait de mettre en mots leur vécu leur a permis de le comparer à celui des autres participants. Ce partage, réalisé dans un contexte non menaçant, a facilité des échanges authentiques et a pu avoir un effet cathartique (je ne suis pas seul à souffrir de mes difficultés, je ne suis pas le seul à avoir « payé » [subi des conséquences] pour mes problèmes de violence). Cette possibilité de se comparer à d'autres hommes éprouvant des difficultés semblables a fait en sorte de diminuer la honte associée à celles-ci. Dans le cadre de cette intervention, les incidents de violence ont été explorés dans le respect mutuel et dans un climat de confiance. Le processus d'intervention de groupe a contribué à développer un lieu d'échanges qui a ouvert la porte à l'aide mutuelle et qui est cohérent avec une vision du social qui met en lumière sa complexité.

La troisième thématique a abordé l'aspect positif de la mise en commun des expériences contrastant avec l'isolement et la solitude vécus par les hommes (n = 2). La mise en commun a

créé chez ces hommes le sentiment d'appartenir à un nous plus inclusif. La possibilité offerte par le groupe de partager leurs expériences personnelles a été, à notre avis, une première étape dans la création d'un sentiment d'appartenance. L'exclusion, le rejet ainsi que l'isolement qu'ont vécu ces hommes ont permis de comprendre l'importance de se retrouver dans un contexte où ils ont l'impression d'appartenir à un nous.

En terminant, les participants que nous avons sondés ont mis l'accent sur l'importance du rôle de l'intervenant (dans sa dimension de facilitateur) qui doit veiller au bon déroulement de la rencontre et à encadrer les discussions : « Il est là pour nous guider, nous aider à rattraper les dérapages de la conversation, (...) pour nous aider à avancer » (participant 1). L'intervenant cherche à favoriser les interactions en s'assurant que tous les participants ont la chance de prendre la parole : « Il permet de structurer les séances, de donner la chance à tous de parler, même à ceux qui sont les plus réservés » (participant 4). Son rôle a été perçu comme étant de moindre importance que celle des interactions entre les membres et de la dynamique du groupe. Un homme a souligné le fait que l'intervenant de groupe n'était pas l'expert : « Ce n'est pas à lui de nous dire quoi faire, c'est entre nous que ça se passe, c'est au groupe de le faire » (participant 3). Pour deux participants, les synthèses que le facilitateur effectue et les conseils qu'il transmet étaient utiles pour mieux composer avec leur colère : « Le but de ses synthèses était de nous faire prendre conscience de la problématique de la violence et des éléments déclencheurs » (participant 5). Parallèlement, un autre participant a fait état des interventions ponctuelles de l'intervenant afin « que les discussions soient le plus profitables pour tous » (participant 1). Ici, nous estimons que le fait de nous assurer que les discussions soient profitables pour tous ne doit pas être confondu avec un partage égal du temps de parole. À cet égard, nous souscrivons aux propos de Moyse-Steinberg (2008) et de Caplan (2008) selon lesquels la distribution équitable du temps de parole n'est pas forcément associée à l'efficacité de l'intervention de groupe. Par exemple, l'identification des participants aux propos tenus par un participant aura un effet important sur eux. Yalom et

Leszcz (2005) ainsi que Lindsay et al., (2006) font référence ici au potentiel de catharsis associé aux témoignages. Les propos des participants font écho à ceux de Berteau (2006) en ce qui concerne le fait que l'intervenant est l'expert du processus d'intervention (et voit au bon déroulement des séances) et non du contenu (il ne doit pas être celui qui a toutes les réponses). En veillant au processus lié à la dynamique du groupe, il remet aux participants la responsabilité du changement.

La perception des hommes sur l'influence de l'intervention de groupe

Notre analyse repose ici sur la perception qu'ont les hommes de la façon dont le groupe les a influencés sur différentes dimensions individuelles et relationnelles. Nous procéderons en deux temps : 1) les dimensions positivement influencées par la participation au groupe; 2) les dimensions peu influencées par la participation au groupe. Sept dimensions ont été évaluées par chaque participant : 1) l'exploration des conséquences et des risques, 2) les effets sur le comportement, 3) le développement d'une nouvelle image de soi, 4) l'atteinte des objectifs personnels, 5) l'exploration des avantages liés à l'adoption de comportements non violents, 6) la possibilité de vivre autrement ses relations, 7) la modification de la façon dont l'entourage vous perçoit.

Dimensions positivement influencées par la participation au groupe

Quatre dimensions ont été qualifiées comme ayant été positivement influencées par la participation des hommes à l'intervention de groupe : 1) l'exploration des conséquences et des risques, 2) l'effet sur le comportement, 3) le développement d'une nouvelle image de

soi, 4) l'atteinte des objectifs personnels. Elles touchent directement à l'effet du groupe sur soi. Nous les présenterons en ordre décroissant en commençant par la plus marquante.

Exploration des conséquences et des risques associés aux comportements violents

La gravité des gestes posés et les conséquences qui en découlent ont vraisemblablement eu un effet très important sur tous les membres du groupe, à l'exception d'un seul. Les témoignages sont très éloquents à ce sujet. « Ça m'a fait réaliser jusqu'où les comportements violents peuvent conduire » (participant 4). L'évocation de la souffrance des victimes et de celle vécue par les autres membres du groupe est importante pour eux. Une personne dit : « Le groupe m'a fait comprendre le tort et la souffrance des gestes imposés aux autres. (...) Les conséquences sont importantes et peuvent atteindre des proportions démesurées » (participant 6). Assumer ses actes et le désir de changer est très présent chez tous. Un participant mentionne que : « La majorité du groupe souffrait de leur mauvaise gestion de la colère » (participant 3). Cette rare occasion d'échanger sur leurs problèmes de violence, sans les barrières qui caractérisent les espaces de socialisation masculine habituels, a permis d'explorer les coûts et les conséquences associés à ces comportements. Cette dimension avait aussi été évoquée dans une recherche que nous avons réalisée sur la socialisation masculine et la problématique de la violence (Guay, 2010).

Effet sur le comportement

Les hommes, qui ont rempli notre questionnaire, soutiennent que leur participation au groupe a eu un effet plus que significatif sur leur comportement. À ce sujet, trois participants

Tableau 1 : Dimensions jugées positives

| Dimensions | Évaluation de l'effet (moyenne sur 5) |
|--|---------------------------------------|
| Exploration des conséquences et des risques | 4,6 |
| Effet sur le comportement | 4,2 |
| Développement d'une nouvelle image de soi (se voir autrement, perception de soi) | 3,7 |
| Atteinte des objectifs personnels | 3,5 |

ont souligné l'effet positif d'entendre les propos des autres sur la gravité des gestes posés. Les échanges permettraient aux membres du groupe de se sensibiliser à la nature et à la portée de leurs propres comportements : « En écoutant et en me comparant à d'autres personnes du groupe, j'ai pu établir des critères qui m'ont fait comprendre la gravité de mes faits et gestes » (participant 2). Un autre membre souligne que le groupe lui a permis d'améliorer ses habiletés sociales, « particulièrement mon affirmation envers les autres (...) Je m'exprime beaucoup plus et convenablement » (participant 6). L'universalité permet à un homme de se motiver et de chercher à changer son comportement : « Je n'étais pas seul dans cette situation ». Cette possibilité d'échanger lui a permis de se comparer aux autres participants, ce qui a animé en lui l'espoir de changer. Le groupe a été perçu comme un moteur de changement important.

Développer une nouvelle image de soi

L'intervention de groupe semble avoir eu un effet plus important sur le développement d'une nouvelle image de soi. Trois hommes soulignent sans réserve que le groupe leur a permis d'améliorer leur estime de soi. Un homme a mentionné : « Je me suis peut-être rendu compte que je n'étais pas si mauvais que je le pensais ». Il a poursuivi en soulignant que le groupe semblait lui avoir offert l'occasion de se reconnaître dans le regard des autres membres. « L'image négative que l'on cultive de soi-même peut jouer un rôle important dans nos relations avec autrui. J'ai toujours été une personne méfiante avec mon entourage car j'ai rarement eu la chance de pouvoir m'identifier à qui que ce soit (...) » (participant 5). Un autre

homme a exprimé la possibilité de « se reconnaître comme une personne non violente » (participant 2).

Atteinte des objectifs personnels

Une variété de facteurs ont été évoqués quant à la contribution du groupe à l'atteinte des objectifs personnels. Un membre précise que le groupe a eu un effet significatif dans le cadre d'une démarche de développement personnel : « Le groupe m'a fait travailler mon ouverture d'esprit et m'a encouragé à continuer à améliorer les faiblesses de ma personnalité » (participant 6). Toutefois, de façon générale, les réponses sont plus mitigées en ce qui a trait à l'atteinte des objectifs personnels. Bien que l'évaluation de la majorité des hommes (quatre sur six) se situait entre 4 et 5 sur 5, les deux autres participants qui évaluent plus faiblement l'atteinte des objectifs associent cette évaluation (de 1 et 3 sur 5) à l'absence d'objectifs clairement définis avant l'intégration au groupe.

Dimensions peu influencées par la participation au groupe

Trois dimensions furent évaluées comme ayant été faiblement influencées par la participation au groupe : les avantages liés à l'adoption des comportements non violents et deux dimensions regroupées sous la rubrique « effet du groupe sur le plan relationnel ».

Exploration des avantages liés à l'adoption de comportements non violents

Les avantages liés au fait d'adopter des comportements non violents sont évalués faiblement. Ce résultat ne corrobore pas une précédente recherche (Guay, 2010) qui démon-

Tableau 2 : Dimensions peu influencées par la participation au groupe

| Dimensions | Évaluation de l'effet (moyenne sur 5) |
|--|---------------------------------------|
| Explorer des avantages liés à adopter des comportements non violents | 3,3 |
| Vivre autrement vos relations ou développer de nouvelles relations | 2,8 |
| Modifier la façon dont votre entourage vous perçoit | 2,4 |

trait que le processus de désengagement d'un mode de vie violent favorise une plus grande sensibilité aux bénéfices associés à la non-violence. Ce changement allait de pair avec la sensibilité aux inconvénients et aux risques inhérents à la violence. Paradoxalement, dans le cadre de la présente recherche, la dimension (exploration des conséquences et des risques associés au fait d'adopter des comportements violents) est particulièrement élevée (4,6) alors que ce n'est pas le cas des avantages pouvant être associés à la non-violence.

L'effet du groupe sur le plan relationnel

L'effet du groupe sur le plan relationnel comporte deux dimensions : la possibilité de vivre autrement ses relations et la modification de la perception de l'entourage. Une chose nous a étonné dans cette observation : les participants ont mentionné que le groupe les a faiblement influencés sur le plan relationnel (la possibilité de vivre autrement ses relations [2,8] et l'image que leur entourage semble avoir d'eux [2.4]), alors qu'ils ont estimé que leur participation au groupe a eu un effet positif sur leurs comportements et sur l'image qu'ils ont d'eux-mêmes. Nous soumettons ici deux hypothèses. La première serait que bon nombre d'hommes souffrent généralement d'isolement (Tremblay et al., 2004; Dulac, 1997) et que c'est particulièrement vrai pour ceux qui présentent un problème de violence. Ainsi, il est possible qu'ils ne bénéficient pas de la possibilité d'être confrontés au regard d'autrui par un tiers significatif, ce qui les prive d'une rétroaction qui leur permette de comprendre ce qui se passe réellement. La deuxième hypothèse renvoie au fait que le regard d'autrui a souvent été menaçant et teinté de jugement. Malgré les améliorations qu'ils perçoivent en eux, oser affronter ou accepter le regard d'autrui est certainement toujours source d'inquiétudes, ce qui les conduit, en conséquence, à éviter cette situation. Ces observations nous surprennent puisqu'une démarche thérapeutique en groupe qui traite une problématique de violence devrait notamment permettre au participant, lorsqu'elle a agi de façon significative sur le comportement de la personne (4,2), de vivre autrement ses relations. En somme, mis à part les explications examinées, nous nous retrouvons peut-être devant le défi de remplacer la

violence par des comportements concrets permettant d'avoir un effet notable sur le plan relationnel.

Conclusion

Les observations tirées de notre questionnaire nous placent devant un paradoxe associé à l'intervention de groupe ou à toute forme de méthode d'intervention auprès des personnes. D'une part, l'intervention de groupe offre une occasion d'échanger et de se découvrir à travers le regard de l'autre. L'accès à différents points de vue permet de remettre en question les perceptions et de relativiser une perception de soi négative. Ces différents points de vue proposent une image de soi qui rend possible la reconstruction d'une identité qui ne serait pas forgée par la violence. Toutefois, nos observations mettent en lumière les limites de l'effet d'une intervention de groupe sur les personnes présentant un problème de violence. Ici, nous faisons référence à la difficulté de développer des habiletés qui permettent d'éviter le recours à des comportements violents. Jusqu'à quel point pouvons-nous créer de tels changements dans le cadre d'une thérapie brève (quinze séances) à faible intensité (une heure et demie)? À cet égard, l'effet minime de la démarche en groupe sur le plan relationnel semble suggérer la grande difficulté de mesurer l'influence réelle de cette méthode sur les problèmes de violence ou sur d'autres comportements ou d'autres habitudes proches (dépendances). Par ailleurs, retenons qu'à la lumière de nos observations ainsi que des propos de Jenkins (1990), une personne présentant un problème de violence éprouve beaucoup de difficulté à accepter la responsabilité de ses faits et gestes. Dans un tel cadre, la violence est souvent minimisée ou légitimée. Alors, comment préparer le futur participant à une démarche en thérapie de groupe pour certes déconstruire les barrières pouvant faire obstacle à une reconnaissance minimale, mais surtout pour offrir les conditions favorables permettant de susciter l'intérêt des hommes à persister sur le plan de leurs fréquentations?

Cela dit, et bien que le contexte d'intervention soit souvent marqué par la contrainte à participer, le groupe peut être vu comme un catalyseur de changement important qui marque le début d'un processus de désengagement d'un

mode relationnel caractérisé par la violence. Cependant, n'oublions pas que le groupe demeure un espace de socialisation certes important, agissant de concert ou en tension avec d'autres contextes de socialisation, et que le groupe thérapeutique en serait un parmi d'autres. Soulignons ici l'ambivalence qui caractérise notre rapport à la violence d'un point de vue sociologique. Collins (2008) et Rojzman (2008) soutiennent que la violence sociale est enracinée à tous les niveaux de la société. S'en libérer, affirme Collins (2008 : 413), est « (...) virtuellement impossible pour des raisons structurelles ». Il nous est donc difficile d'évaluer l'effet précis de l'intervention de groupe sur les participants et la durée de ses effets, considérant les contingences sociales et les croyances qui peuvent favoriser le recours à la violence. Par ailleurs, nous avons limité notre observation à des hommes ayant terminé une démarche en 2009, ce qui ne permet pas d'avoir une période étendue entre la fin de l'intervention et le fait de répondre au questionnaire. Ainsi, la thérapie de groupe, en ce qui a trait aux situations de violences dites sociales, semble être une condition nécessaire, mais non suffisante au changement : elle favoriserait une ouverture à travers le dialogue collectif, mais elle ne constituerait pas à elle seule l'unique voie à privilégier dans la solution des situations jugées problématiques. L'intervention de groupe, plus spécifiquement dans les problèmes de violence, serait un espace de socialisation qui permettrait d'explorer et d'exercer de nouvelles façons d'entrer en relation avec autrui, ouvrant ainsi la porte à un devenir qui exclurait de tels comportements.

Descripteurs :

Centre de gestion de la colère (Organisme) - Québec (Province) - Montréal // Hommes violents - Intervention // Services aux hommes violents - Québec (Province) - Montréal // Service social auprès des hommes violents - Québec (Province) - Montréal // Service social des groupes - Québec (Province) - Montréal

Abusive men - Intervention // Abusive men - Services for - Quebec (Province) - Montreal // Social group work - Quebec (Province) - Montreal

Notes

- 1 CRI-VIFF : Centre de recherche interdisciplinaire sur la violence familiale et la violence faite aux femmes.
- 2 Compte tenu du fait que nous abordons des éléments associés au processus (donc nécessitant la possibilité que les participants se remémorent des éléments spécifiques de leur participation au groupe), nous n'avons pas cru pertinent de sonder des participants ayant terminé en 2008. La période de trois mois entre la fin de la démarche de groupe et l'administration du questionnaire a été établie en tenant compte de consignes de Turcotte et Lindsay (2008). Cette période permettrait aux participants d'avoir un certain recul sur l'effet de leur participation à la démarche de groupe, sur leur quotidien.
- 3 Les deux documents étaient dans deux enveloppes de retour séparées, pré-adressées et affranchies. Ces précautions ont été prises afin d'assurer la confidentialité des participants.

Références

- Berteau, G. (2006). *La pratique de l'intervention de groupe. Perceptions, stratégies et enjeux*. Sainte-Foy : PUQ.
- Blais, A., et Durand, C. (2003). Le sondage, dans B. Gauthier. *Recherche sociale. De la problématique à la collecte des données* : 387-429. Sainte-Foy : PUQ.
- Caplan, T. (2008). *Needs ABC. Acquisition and Behaviour change. A model for group work and other psychotherapies*. London: Whiting & Birch.
- Caplan, T., & Thomas, H. (1995). Safety and comfort, content and process : Facilitating open group work for men who batter, *Social work with groups*, 18 (2/3), 33-51.
- Chamberland, C. (2003). *Violence parentale et violence conjugale. Des réalités plurielles, multidimensionnelles et interreliées*. Sainte-Foy : Presses de l'Université du Québec.
- Collins, R. (2008). *Violence. A Micro-sociological theory*. Princeton: Princeton University Press.
- Dulac, G. (1997). *Les demandes d'aide des hommes*. Montréal : AIDRAH.
- Guay, E. (2010). *La socialisation masculine et la violence... Une question d'identité?* Sarrebruck : Éditions Universitaires Européennes.
- Jenkins, A. (1990). *Invitations to responsibility*. Adelaide, South Australia: Dulwich Centre Publications.
- Laplante, J. (2007). *Le piège de la violence et les jeunes*. Ottawa : Presses de l'Université d'Ottawa.
- Lindsay, J., Turcotte, D., Montminy, L., et Roy, V. (2006). *Les effets différenciés de la thérapie de groupe auprès de conjoints violents : une analyse des facteurs d'aide*. www.criviff.qc.ca. Collection Études et Analyses, no 34.
- Mathieu, C., Bélanger C., et Brisebois, H. (2006). Thérapie de groupe pour hommes violents envers leur conjointe : abandon thérapeutique chez ces hommes, *Santé mentale au Québec*, 31 (1), 169-187.
- Moyses-Steinberg, D. (2008). *Le travail de groupe. Un modèle axé sur l'aide mutuelle*. Québec : PUL.
- Ouellet, F., Lindsay, J., Beaudoin, G., et Clément, M. (1996). *La violence psychologique entre conjoints. Tome II, sa mesure*. Collection études et analyses, no 4.
- Rinfret-Raynor, M., et Cantin, S. (1994). *Violence conjugale. Recherche sur la violence faite aux femmes en milieu conjugal*. Boucherville : Gaëtan Morin.
- Rojzman, C. (2008). *Sortir de la violence par le conflit. Une thérapie sociale pour apprendre à vivre ensemble*. Paris : La Découverte.
- Toseland, W. R., & Rivas, R. (1995). *An introduction to group work practice 2nd Edition*. Needham Heights: Allyn and Bacon.
- Tremblay, G., Thibault, Y., Fonséca, F., et Lapointe-Goupil, R. (2004). La santé mentale et les hommes : état de situation et pistes d'intervention, *Intervention*, 121, 6-16.
- Turcotte, D., et Lindsay, J. (2008). *L'intervention sociale auprès des groupes 2^e édition*. Montréal : Gaëtan Morin.
- Wacquant, L. (2008). *Urban outcasts. A comparative sociology of advanced marginality*. Malden: Polity Press.
- Yalom, D. I., & Leszcz, M. (2005). *The theory and practice of group psychotherapy*. New York: Basic books.